This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

quefois pour donner le change à l'opinion
lent égarer. Depuis cet essai malheureux,
inistère d'alors renoncerait
ltives; c'eût été une erreur:
ement abandonne une in-
lle il peut sans danger, et
ndre la diffamation et la ca-
e son or ou ses emplois n'ont
qui permet aux haines ca-
e essor, qui affranchit celui
profite du joug des convenances, et le met
s des lois protectrices qui punissent les calom-
! ! dernier ministère n'eut donc garde de se
es ressources qui étaient offertes à l'accom-
ent de ses vengeances; la diffamation conti-
s'échapper des bureaux ministériels, pour re-
n asile dans des feuilles étrangères, et revenir
nviolabilité de l'anonyme porter à ceux qu'elle
des blessures d'autant plus difficiles à guérir
r origine n'était pas connue.

ltras avaient été les premiers atteints par *les*
ndances privées; aussi ne trouvèrent-ils point
sions pour qualifier ces attaques obscures dont
étaient victimes. M. de Chateaubriand publia
occasion une brochure dans laquelle il mani-

rieur vous semble bizarre, ont à vos respects les droits
qué les ministres de la religion ont partout à ceux de
tout honnête homme. Ce sont des prêtres de notre
catholique et
la vérité, celle
ns laquelle on
remplissent a
nplorent la hé-
de la terre; ils
antes récoltes :
it plus louable
it plus, comme
Cette cérémo-
pelle ainsi du
savez, signifie

ndais, qui ne
ait pas étudié
itation des *or-*
gies du paganisme. Ce mot vous scandalise. Ne savez-
vous pas que les anciens donnaient à ces sortes de
cérémonies le nom d'*orgie*, qui depuis a désigné des
fêtes un peu profanes?

Vous avez raison, lui dis-je, les mots comme les
hommes sont sujets à déroger. Ajoutons que les *roga-*

CHANTS
HÉROIQUES

DES

MONTAGNARDS ET MATELOTS GRECS.

NIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

quefois pour donner le change à l'opinion
lent égarer. Depuis cet essai malheureux,
cru que le ministère d'alors renoncerait
e nouvelles tentatives; c'eût été une erreur:
qu'un gouvernement abandonne une in-
à l'aide de laquelle il peut sans danger, et
tradicteurs, répandre la diffamation et la ca-
e son or ou ses emplois n'ont
qui permet aux haines ca-
essor, qui affranchit celui
des convenances, et le met
ices qui punissent les calom-
stère n'eut donc garde de se
étaient offertes à l'accom-
nces; la diffamation conti-
échapper des bureaux ministériels, pour re-
n asile dans des feuilles étrangères, et revenir
violabilité de l'anonyme porter à ceux qu'elle
des blessures d'autant plus difficiles à guérir
r origine n'était pas connue.

tras avaient été les premiers atteints par *les
dances privées;* aussi ne trouvèrent-ils point
sions pour qualifier ces attaques obscures dont
étaient victimes. M. de Chateaubriand publia
ccasion une brochure dans laquelle il mani-

rieur vous semble l
s droits
que les ministres d
ceux de
tout honnête homme. Ce sont des prêtres de notre
catholique et
la vérité, celle
ns laquelle on
remplissent a
nplorent la hé-
de la terre; ils
antes récoltes:
t plus louable
t plus, comme
Cette cérémo-
pelle ainsi du
savez, signifie

ndais, qui ne
ait pas étudié
itation des *or-
gies* du paganisme. Ce mot vous scandalise. Ne savez-
vous pas que les anciens donnaient à ces sortes de
cérémonies le nom d'*orgie*, qui depuis a désigné des
fêtes un peu profanes?

Vous avez raison, lui dis-je, les mots comme les
hommes sont sujets à déroger. Ajoutons que les *roga-
ti*
sont évidemment pour nous ce qu'étaient pour

CHANTS

HÉROIQUES

DES

MONTAGNARDS ET MATELOTS GRECS.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

CHANTS
HÉROIQUES

DES

MONTAGNARDS ET MATELOTS GRECS,

Traduits en vers français

Par M. Népomucène L. Lemercier,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ'ἐλευθερος 'σ τὸν Κοσμον ζῆ,
Δόξα, τιμὴ ζωὴ του,
Εἶν' μόνον τὸ σπαθι του.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, Nº 30.

AUDIN, QUAI DES AUGUSTINS, N. 25.

1824

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CHANTS POPULAIRES

DE L'ÉPIRE ET DE LA MORÉE.

Les ames généreuses de toutes les contrées de l'Europe s'émeuvent au bruit de la lutte engagée entre les Turcs et les Grecs. Aucune dissidence d'opinion vraiment notable ne divise les esprits justes à l'égard de la cause qui met les armes à la main des Hellènes. Ceux-ci, en réagissant contre l'esclavage abrutissant de l'Asie qui les opprime et les écrase, ne combattent point pour des théories de gouvernement, mais par nécessité absolue et pour leur existence même. La liberté pour eux n'est pas un vain prin-

1*

220494

cipe, c'est la vie. Leur religion, par l'enthousiasme qu'elle prête à leur zèle, protège également leur indépendance et leurs têtes. C'est là ce que chacun sent et ce qui réunit tous les vœux pour leurs succès. Il est incontestable que la guerre étant par elle-même une cruelle et coupable frénésie, ne devient légitime qu'en raison de la défense naturelle.

Si quelques ambitions politiques, ou les erreurs de vieux systèmes militent encore contre la délivrance de la Grèce, et veulent déjouer son héroïsme, leurs interprètes se rendent criminels de lèse-humanité : on ne doit compter leurs honteux efforts que comme un surcroît d'obstacles qui restent de plus à vaincre au courage et à la magnanimité persévérante, forces en dernier lieu toujours supérieures aux ruses des intrigans de la tortueuse diplomatie.

Ces vérités sommaires que, par une sorte de prophétique esprit qui l'exalte, la poésie a proclamées la première, ont déjà retenti dans le monde sur l'une des plus belles lyres anglaises, et sur les nouveaux luths de

l'Italie et de la France : elles ont, à l'aide des vers, pénétré les cœurs de l'admiration due aux exploits de la Grèce renaissante, tandis que le bruit de ses grandes actions devenait l'entretien de la multitude des peuples. Cependant ces accords mutuels recevront, je pense, un effet plus puissant de l'expression naïve du propre génie des montagnards épirotes et des marins de l'Archipel.

Le recueil qu'a publié M. *Fauriel* de quelques chants populaires, composés depuis plus d'un siècle et demi jusqu'à notre époque, par de modernes rapsodes, n'est pas moins instructif que touchant. Le traducteur a eu le bon esprit de nous en offrir avec le texte le sens littéral en français, rendu presque mot pour mot, en se gardant bien de l'orner par des formes de son propre style qui l'eût facilement embelli, si j'en juge par le discours préliminaire, et les extraits historiques dont il a su enrichir sa collection précieuse, accompagnée d'intéressantes analyses. Ce travail mérite une honorable appréciation. En effet, les traductions fleuries

ne sont pour la plupart que des imitations trompeuses à travers lesquelles échappent les particularités distinctives des écrits originaux : mais les traductions exactement textuelles, et pour ainsi dire élémentaires, sont toujours utiles aux écrivains jaloux de les repolir ensuite, soit en prose, soit en vers. Il ne reste plus qu'à les soumettre pour le fond et les idées aux tournures grammaticales de la langue qui les interprète; et le premier sens brut, une fois habilement dégrossi, reçoit de l'art qui le façonne la précision, la justesse, les couleurs et les grâces qui le rendent agréable aux lecteurs et durable dans le souvenir.

La matière m'étant donc fournie, je n'avais plus qu'à la refondre en vers français; et je ferai néanmoins remarquer que la poésie ne pouvant se reproduire entièrement qu'en poésie, il m'a fallu, pour mettre les vers grecs en ce langage, chercher sans cesse des équivalens poétiques aux termes et aux figures de l'idiome original : car la langue des muses veut qu'on rende les tours par des analogies,

et les mots par l'expression conforme, plus souvent que par les mots mêmes. Autrement, l'écrit le plus beau dans un texte paraît barbare dans un autre qui le change, en s'y appliquant trop à l'étroit, et le dénature. Je redis encore que les seuls poëtes sont les fidèles organes des poëtes, et, par exemple, les odes d'Horace, si brillantes dans leur latinité, ne semblent dans la meilleure prose que vides et ternes.

J'ai choisi dans la première partie de l'édition de M. *Fauriel* ceux des chants helléniques où sont le mieux consacrés les usages, les mœurs et les noms célèbres des Armatoles grecs, chefs indépendans de leur ancienne milice organisée, et des Klephtes, partisans de la milice vagabonde et volontaire de la Thesprotie et de la Thessalie. Je les ai rangés dans l'ordre qui en fait valoir la diversité, et qui prévient la monotonie de l'ensemble. En tête de ces compositions, je place les huit Chants qui forment un précis complet de la ruine des Souliotes, dont la contrée fut le premier foyer de l'insur-

rection générale des Hellènes. La longue résistance et la destruction de ses habitans par la fureur d'Aly de Tébélen, pacha de Janina, si bien décrites dans les voyages du docte M. *Pouqueville*, ex-consul-général en Orient, m'a fourni le sujet d'une tragédie, faite il y a plus d'un an, sous le titre des *Martyrs de Souli*. Cet ouvrage étendu prouvera, j'espère, que les hauts faits de l'Epire nouvelle ne sont pas moins grandement dignes de notre Melpomène, que les faits de l'antique Épire des Thésée et des Pyrithoüs. Les complaintes de ces héros pasteurs, encore vivans, caractérisent en traits marqués les mêmes personnages dont j'ai représenté la catastrophe mémorable.

Présumera-t-on que les chants nationaux des Grecs modernes aient besoin, pour être accueillis, de l'indulgence qu'inspirerait le sentiment de la situation actuelle de leurs auteurs? Un goût dédaigneux aurait tort de les considérer en ébauches informes et grossières d'un art rustique. On y retrouve l'énergie, le mouvement et la vérité d'images, et de

pensées qui animaient les anciens lyriques. On dirait que ces Alcées nomades, ces Thyrthées, errans sous le climat qui les régénère, ont hérité du génie de leurs ancêtres. A l'exception du style souvent rude et sauvage, même élan, même feu, même vigueur, même désordre pindarique dans le dessin de leurs créations. Ce qui pourtant semblerait dans leurs locutions empreint de bizarrerie, mérite parfois d'être estimé comme l'expression forte et vive de leurs sentimens plus vifs et plus forts que ceux des littérateurs amollis par notre civilisation et par les raffinemens délicats de notre goût. Ceux-là jugent étrange et faux ce qui signale vraiment les passions extrêmes et l'esprit local des hommes. Ils blâment comme outré le naturel qu'ils ne sentent plus.

Dans les chants grecs, rien qui ne soit conforme aux mœurs, aux coutumes, et aux habitudes des pays où la guerre et la vie nomade les a inspirés. La nudité du langage, la vivacité des dialogues, la hardiesse des transitions et des ellipses, le charme des

comparaisons, les apostrophes aux montagnes, aux rivières, aux oiseaux, leurs personnifications saisissantes, y caractérisent vivement les objets champêtres avec lesquels les nouveaux rapsodes qui les ont composés sont en rapport direct et continu. On ignore leurs noms, soit que le seul patriotisme ait dicté leurs vers et non la vanité de se faire connaître, soit que leur prudence ait craint que le génie ne les dénonçât à leurs tyrans.

Une chose éminemment remarquable en leurs ouvrages, c'est la douceur, c'est la mélancolie qui partout y règne dans des sujets pour la plupart terribles et qui semblaient exiger des formes âpres et dures et des couleurs rembrunies. La tristesse en est adoucie avec art : on n'y trouve rien d'indécis, rien de vaporeux, rien d'abstrait : tout y est distinct et net : ils sont brièvement narratifs ; tous d'un naturel pittoresquement homérique ; tous d'une concision qui n'empêche pas de bien discerner les nuances de sentimens et les principales circonstances des

faits. Ces qualités primitives les distinguent spécialement de ce que nous connaissons en ce genre, tant chez les anciens que chez les modernes. On voit que l'imagination des Grecs est sans cesse frappée des périls et des malheurs qui les assiégent; mais leur sensibilité vraie en repousse les peintures horribles, et ne retrace que ce qui inspire à l'ame une tendre pitié, un mâle courage, ou une commémoration noble et élevée; bien différente en cela des sombres rêveries de ces versificateurs qui, n'ayant jamais connu les adversités humaines, tourmentent leur verve convulsive pour n'enfanter que des monstruosités singulières, et ne s'exercent qu'à dérouler des tableaux affreusement fantastiques.

La leçon la plus louable que nous puissent donc donner encore les narrations grecques, résulte d'un instinct pur de leurs auteurs, qu'on prendrait pour un soin ingénieux de ne conserver que le pathétique et l'idéal des sujets funestes qu'ils ont célébrés, en en écartant les réalités matérielles, telles

que la représentation des supplices, des tortures et du carnage, objets sur lesquels les imaginations grossières et usées se traînent et se jettent misérablement, parce qu'elles ne savent pas produire de simples impressions noblement morales, et qu'elles veulent étonner par le hideux et l'invraisemblable, qu'elles confondent avec l'extraordinaire et le sublime.

Ces mêmes chants, qui étincellent d'originalité nationale, m'ont paru plus intéressans dans leur simplicité même, et par le nombre d'actions et de noms héroïques dont ils sont remplis, que les inspirations trop vagues de notre propre esprit sur les calamités qu'elles retracent et colorent au hasard. J'ai borné l'effort de mon zèle à les traduire aussi fidèlement que nous le permet notre langue poétique, sans les paraphraser, et sans prétendre à les perfectionner à l'aide d'une élégance dont les ornemens leur eussent été préjudiciables. L'art le plus cultivé n'atteint jamais le génie naturel; et tout ce qu'il peut faire, c'est de revenir à celui-ci,

de s'en pénétrer et de le rendre. Notre philosophisme versifié, notre phraséologie élégiaque, nos longs dithyrambes en maximes, ne sauraient, à mon avis, émouvoir autant que les courts récits lyriques de poëtes acteurs eux-mêmes dans le sujet de leurs chants. Aussi n'ai-je voulu, en y joignant le nombre et la rime, que faire briller encore les Grecs par leurs propres œuvres.

Il me sera facile de démontrer en des notes succinctes l'analogie qui les rapproche, quoique de loin encore, des plus belles inventions de l'antiquité; et que, si la victoire et la justice rendent leurs auteurs moins ambulans et plus heureux, leurs productions, fruits d'une vie moins agitée, rajeuniraient bientôt les lauriers du vieux Pinde.

CHANTS HÉROÏQUES

DES

GRECS DE SOULI.

[illegible] contradiction de ce [illegible]

LA FAMILLE

DE

TZAVELLAS.

Sur l'arche d'un vieux pont, un oiseau se lamente :
« Cruel Pacha, dit-il, vois ces sauvages lieux;
» Du lac de Janina ce n'est point l'eau dormante
» Qu'attire en tes jardins un art industrieux,
» Et qui s'élance en jets sous une urne écumante;
» Ce n'est point Prévésa, dont s'élève à tes yeux
» L'enceinte de meurtres fumante;
» C'est ici l'âpre mont Souli,

» Mont fameux, redouté d'Aly,
» Mont terrible, où tout s'arme, et les fils, et les pères,
» Leurs sœurs, et leurs brus, et leurs mères;
» Où, parmi les pâtres soldats,
» O magnanime Tzavellas!
» Ton épouse, en vain assaillie,
» Tient son enfant d'un bras, de l'autre un sabre nu.
» Du poids d'un long mousquet, par des nœuds soutenu,
» Son épaule est énorgueillie;
» Et le pan de sa robe, en dégageant ses pas,
» Tablier ondoyant, au genou se replie
» Sur la poudre et le plomb qu'elle porte aux combats. »

NOTICE.

Deux traits poétiques caractérisent cette composition : le langage fictif d'un oiseau qui expose le sujet et détermine le lieu ; puis, le portrait hardiment dessiné de l'héroïne qui marche à l'action annoncée. On reverra souvent dans ces chants les oiseaux introduits en témoins des faits et en interlocuteurs. Moscho, femme de Tzavellas, est présentée ici comme une vivante image de la Grèce pastorale et armée. Le texte dit qu'elle porte d'un bras son nourrisson, de l'autre ses armes, et *des cartouches dans son tablier.* Je n'ai pas cru devoir effacer ces traits simples et vrais : ils peignent bien, donc ils sont poétiques.

COMBAT

DE

MOSCHO, HÉROINE DE SOULI.

D'un haut tertre où domine une chapelle antique,
Le chef des Albanais regarde au sein des champs
Lutter le Souliotte : un même feu civique
Égale aux vieux guerriers les femmes, les enfans.
Koutzonicas leur crie : « En avant, fils des braves! »
Puis, aux hordes turques et slaves :
« Où portez-vous vos pas et vos rugissemens?
» Est-ce dans Cormovo, qui vit les Musulmans

» Courber un peuple faible au vil joug des esclaves?
» C'est au plus ferme écueil du pouvoir des Osmans,
» Au rocher de Souli, rebelle à vos entraves.
» Brigands! ou mourez ou fuyez.
» Moscho, debout, a mis son enfant à ses pieds;
» Déjà cette femme intrépide
» Fait tonner, coup sur coup, dans vos rangs effrayés,
» L'éclair du fusil homicide. »

NOTICE.

Le tableau précédent offre l'aspect de la guerrière Moscho ; celui-ci la montre au milieu du combat. La seule exhortation de Koutzonicas indique le champ de bataille qu'elle parcourt, l'ennemi qu'elle repousse, et la cause qu'elle défend. Quelle rapidité de pinceau ! nos modernes ne se fussent pas tirés de là sans une longue suite de vers déclamatoires.

DÉFAITE

D'ALY DE TÉBÉLEN.

Trois sinistres corbeaux dirigent leurs regards
Sur trois chemins qu'au loin ombrage
La marche de trois étendards.
Du noir Mitzobono l'un guide le courage;
L'autre, Mouktar son fils; l'autre soutient la rage
Du plus cruel des Selictars.
L'épouse d'un primat les voit de la colline
Où les oiseaux plaintifs voltigeaient sur ses pas.

« Où donc est Botzaris? et toi, Koutzonicas?
» Accourez! de Souli, qui réclame vos bras,
» Une triple armée est voisine;
» Elle vient nous offrir, sur nos murs en ruine,
» Ou le parjure ou le trépas. »
Le cri des deux guerriers répond à ses alarmes :
« Faible femme, ne tremble pas.
» Tu vas voir de ces Turcs le sang rougir nos armes,
» Et quels puissans efforts illustrent nos combats. »
Leurs paroles sont moins rapides
Que leurs attaques intrépides :
Tout chancelle, pâlit, fuit ou meurt devant eux.
« Maudits soient à jamais tes élans belliqueux! »
Disaient à leur Pacha ses troupes dispersées.
Mais Botzaris, en main roulant
Son cimeterre étincelant :
« Succombes-tu, visir, à tes sombres pensées?
» Relève tes spaïs couchés dans nos ravins.
» Pourquoi baisser ton front? d'où naissent tes chagrins?
» Viens donc montrer ton luxe à nos pauvres cabanes,
» Viens dresser sur nos monts, aimés des cieux sereins,
» Ton trône envié des Sultanes. »

NOTICE.

Voici encore la fiction familière aux Hellènes : trois oiseaux, précurseurs de trois colonnes de troupes, et placés en vedette pour présager une triple attaque. Même promptitude dans le dialogue et dans le récit que termine le discours ironique de Botzaris, sur le ton des héros querelleurs ou moqueurs de l'Iliade.

DÉROUTE

DE

MOUKTAR-VÉLI.

D'un ministre de Dieu la compagne s'écrie :
« Tzavellas! Botzaris! nous abandonnez-vous?
» A nous, vengeurs de la patrie!
» En orages pleins de furie,
» Centaures, fantassins, viennent fondre sur nous.
» Sont-ils cent, ou deux cents? ils sont quinze ou vingt mille.
» —Qu'ils marchent, ces brigands, nos coups les compteront.
» Oui, contre la valeur le nombre est inutile.

» Sabre de Tzavellas, tu défends notre asile!
» Mousquet de Botzaris, ils te reconnaîtront!
» Le sexe de Moscho, dans les bois où nous sommes,
» Par elle encouragé rivalise les hommes. »
On combat : pour les Turcs ce choc est un affront.
De sa fougue déjà Tzavellas n'est plus maître :
« Quittons, s'écria-t-il, l'abri de ce rocher,
» Faisons briller le sabre, et taire le salpêtre. »
Mais du poste où son art a su se retrancher :
« Non, repart Botzaris, gardez vos noirs bocages,
» Aux Turcs, encor nombreux, leur sein doit vous cacher;
» Nous sommes peu de Grecs armés sous leurs feuillages,
» L'instant du sabre encor n'est pas venu pour nous.
» —Ah! cria Tzavellas d'un ton plein de courroux,
» Attendrons-nous ici que ces limiers sauvages
» Nous viennent relancer comme aux antres des loups? »

Sa voix enflamme les courages,
Et de leurs glaives nus tous brisant les fourreaux
S'élancent sur les Turcs égorgés en chevreaux.
Véli criait aux siens : « Ralliez-vous! aux armes! »
Les siens lui répondaient, les yeux mouillés de larmes :
« Est-ce là Delvinon où les champs de Vidin?
» C'est Souli, c'est l'écueil de notre fier destin.

» Du fer de Tzavellas les sanglantes épreuves
» Ont revêtu de deuil notre peuple orphelin,
» Et par lui l'Albanie entend pleurer ses veuves. »

NOTICE.

Cette narration d'autant plus remarquable qu'elle est toute dialoguée, présente clairement la disposition d'une défense de partisans embusqués dans les défilés des montagnes, et les regrets amers des assaillans vaincus.

SACRIFICE

DES

SIX MARTYRS SOULIOTES.

Sur les tours de Souli, qu'un long nuage assiége,
L'Hyade jour et nuit verse l'onde et la neige :
Un jeune Hellène accourt d'un pied sûr et léger.
Hélas! de Janina malheureux messager :
« Nos alliés toujours ont trahi nos courages,
» Et leurs sermens, dit-il, sont mortels aux otages.
» Écoute-moi, noble Photos;
» Entends-moi, généreux Dimos :

» Ces traîtres au Visir ont livré nos six frères.
» Déjà quatre ont péri frappés des janissaires,
» Deux survivent encor, dans ses prisons nourris.
» Ton frère est l'un, Photos; Dimos, l'autre est ton fils. »
Oh! dans leurs yeux alors que de larmes amères!
Mais soudain ces héros, d'un accent inspiré :
« Six enfans de Souli sont donc perdus pour elle!
» Eh bien, patriarche sacré,
» Que pour les six martyrs la voix de ton saint zèle
» Chante l'hymne des morts et leur gloire immortelle.
» Tous ont cessé de vivre; et jamais leur bourreau
» N'épargna la vertu fidèle.
» Passer aux fers d'un maître est descendre au tombeau. »

NOTICE.

Le plan simple et l'exécution de cette cinquième pièce renferme des beautés dignes de la grandeur du sujet : rien de mieux raconté et en moins de paroles : il n'y a que le nécessaire. Le sentiment général en est hautement héroïque ; et je me crois heureux d'avoir pu conclure ce chant par un vers qui en anoblit l'idée fondamentale.

L'EXIL

DE

PHOTOS.

Enfans des monts, il faut choisir
Ou l'honneur de combattre ou l'affront de vous rendre.
Photos en vil Raya ne sut jamais se vendre :
Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.
Mais, des grands citoyens concurrences fatales!
Est-ce vous, Botzaris, et vous, Koutzonicas,
De qui les passions rivales
Ont banni ce héros en de lointains climats?

Ainsi l'aveuglement des brigues partiales,
Plus funestes que cent combats,
Seul ouvrit de vos forts les portes martiales
A la vengeance des Pachas !

NOTICE.

« *Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.* »

Ce vers sur la bravoure de Photos, l'un des fils du Souliote Tzavellas, se retrouve dans plusieurs passages du même recueil : j'aurais regretté que notre langue ne me permît pas d'en conserver textuellement la tournure franche et caractéristique.

LA PRISE

DE

SOULI.

Loin des rocs de Souli, précipitant son aile,
Vole au sein de Parga, dernière sœur fidelle,
Un oiseau, de crainte abattu :
« D'où viens-tu, légère hirondelle?
» Hirondelle agile, où vas-tu?
» — Je fuyais de Souli : la voix des Francs m'appelle.
» — Dis-moi ce que devient la cité fraternelle?...
» — Le sort a trahi sa vertu.

» Des succès du croissant désastreuse nouvelle!
» Comment te la redire?... ah! tu dois la pleurer...
» Aly brûle ses murs : et seul encor terrible
» A cinq cents ennemis qui l'osaient entourer,
» Samuel, s'immolant, Caloyer invincible*,
» Sur un volcan de soufre a su les dévorer. »

* Ce moine courageux fit sauter le fort dans lequel il attira les officiers et l'élite de l'armée du Pacha, qu'il avait flattés de sa reddition volontaire.

NOTICE.

J'ai dit que les rapsodes modernes savaient écarter l'horreur des choses les plus effrayantes qu'ils eussent à peindre. Cette pièce fournit l'exemple de cette délicatesse du génie. Combien de poëtes auraient plongé leur lecteur dans le sang et dans le feu par la description du sac et de l'incendie des murs de Souli ! Le chantre grec prête seulement la voix à une fugitive hirondelle, messagère gémissante de ce grand désastre. C'est ainsi que la vraie poésie n'oubliant jamais qu'elle fut créée pour plaire et toucher, passe en les effleurant sur les objets hideux, et ne rappelle à l'esprit que ce qu'ils ont de pathétique et de mémorable.

LA MORT

DE

LA MAGNANIME DESPO.

L'écho frappé résonne, et dans les airs troublés
Le plomb de cent mousquets siffle à coups redoublés :
Ces tubes, éclatant en joyeuse tempête,
De quelque heureux hymen proclament-ils la fête?...
Non, ce n'est point l'hymen, ni l'amour, ni leurs jeux,
Qu'annoncent l'arquebuse et le bruit de ses feux.
L'héroïque Despo combat avec ses filles
Contre les meurtriers d'héroïques familles :

« Rends-toi, Souli n'est plus; » lui disent les Agas :
« Que défends-tu donc? les ruines
» Des faibles tours de Dimolas.
» Tu n'es plus dans Souli, ville des héroïnes :
» Sauve-toi du péril captive entre nos bras.
» —Moi, céder aux bourreaux qu'engraissent les rapines!
» —Moi, me rendre!... Ah! plutôt mourir dans nos ravines!
» Si nos forts ont cédé, Despo ne fléchit pas.
» Chef de tyrans abjects, vainement tu nous braves, »
Dit-elle, et de ses bras soudain s'environnant :
« Mes filles! de ces Turcs pourrions-nous vivre esclaves?
» Non, suivez votre mère... » Un baril fulminant
S'ouvre à la mèche en flamme, et mille ardentes laves
Les enlèvent aux cieux sur un gouffre tonnant.

NOTICE.

Le sacrifice de Despo, semblable à celui du Caloyer cité dans l'autre pièce, est commun aux guerriers et aux amazones de la Grèce dont le désespoir préfère la mort à l'esclavage. Soixante mères de familles souliotes après avoir jeté leurs enfans dans les précipices, se jetèrent sur eux au pied des rochers pour se soustraire en mourant au joug des Turcs. La concision sublime avec laquelle est raconté le grand acte du courage de Despo en accroît l'effet dans l'imagination étonnée. Un pareil exemple vient de se renouveler dans l'île de Psara ; mais ce dernier coup, du moins, a retenti dans l'Europe entière avec le bruit des éclatantes et promptes représailles de la Grèce tout émue à ce signal des fureurs de ses ennemis.

HYMNE FUNÈBRE

SUR

LA VILLE DE PARGA.

HYMNE FUNÈBRE

SUR

PARGA.

Montagnes, frais vallons, plaines fertilisées,
Ombrages verdoyans de nos belles forêts,
Rives que de nos cieux fécondaient les rosées,
Recevez en mes pleurs l'adieu de nos regrets.

Parga, riche cité, que le destin fit naître
Trop voisine des lieux où règne le croissant,

O patrie! ô Parga, long-temps fière et sans maître,
L'Anglais te vend à l'or d'un Visir menaçant*!

« Fuyez, vils habitans, fuyez l'antique Épire! »
Dit un impie Aman, affamé de nos biens :
« Errez, perdez vos murs, vos temples, votre empire;
» Tombe à jamais la croix et les derniers chrétiens!

» Que de leur gloire, au loin jadis victorieuse,
» Triomphe le Koran et le bras d'Ismaël. »
Ainsi du vieil Aly la haine injurieuse
Maudit avec fureur les Grecs et leur autel.

Que les grands pleurs d'un peuple, et l'éclat de ma plainte,
Tonnent jusques au ciel contre un monstre ennemi,
Et que ta foudre, ô Dieu! qu'un tyran croit éteinte,
L'éveille, en le frappant, dans le crime endormi.

* Le diplomate lord Maitland tint envers les Grecs, trahis et livrés aux Turcs qui n'avaient pu les déposséder de Parga, une conduite bien opposée à celle du généreux poëte lord Byron, dont l'ame et la lyre ont réhabilité l'honneur de la nation anglaise sur les plages Ioniennes.

ANATHÈME.

O feu vengeur de la justice,
Tonnerre du ciel irrité,
Consume un Pacha détesté,
Dévore l'Anglais, son complice,
Et que tout oppresseur pâlisse
De tes coups sur l'iniquité!

Et toi, brillant Soleil, témoin de nos misères,
Qui nous vois exhumer, du sein des noirs tombeaux,
Les ossemens sacrés de nos illustres pères,
Couvre de deuil ton front attristé de nos maux.

Et vous, filles des cieux, Lune, pâles Étoiles,
Qui brillez dans la nuit du lever au couchant,
Obscurcissez vos traits sous vos plus sombres voiles,
Au monde signalez nos malheurs en marchant..
Cieux, pleurez sur Parga! pleurez, sensibles astres!
Présagez la mort au méchant;
Et qu'avec vous la terre, émue à nos désastres,
Réponde à mon lugubre chant!

NOTICE.

On trouvera le texte original de cette belle lamentation sur la ruine des *Parguinotes,* dans le troisième volume, page 420, des Voyages en Grèce de M. Pouqueville. Je l'ai traduite presque en un même nombre de vers, persuadé que la mesure du temps doit s'accorder avec la mesure du rythme et des pensées. C'est un des élémens d'exactitude qui influe sur le plaisir que donne la précision en poésie : on le détruit en allongeant ou en resserrant le sens d'un auteur, qu'on embarrasse de vaines paraphrases, dans l'espoir de l'embellir.

Cet hymne, en rapport avec les complaintes lyriques des chœurs de la tragédie grecque, ainsi qu'une chanson d'un autre genre que m'a fournie encore l'amitié de M. Pouqueville, n'est point inséré dans le recueil publié par M. Fauriel. Je le rapproche des myriologues composés sur la ruine de Souli, dont les héros eurent une fin plus tragique que les habitans de Parga. Les Souliotes, vingt-trois ans avant l'évacuation de cette ville, donnèrent à leurs successeurs les premiers exemples de vaincre ou de mourir avec leurs familles, en faisant sauter leurs forts sur leurs ennemis et sur eux-mêmes.

CHANTS HÉROÏQUES

DES

SOLDATS ET MATELOTS GRECS.

LA MORT

DE

CHRISTOS-MILIONIS.

Trois Corneilles veillaient au sommet des montagnes;
L'une près d'Armyros contemplait ses vallons,
Et l'autre du Valtos les riches horizons;
La troisième gémit, et mêle en tristes sons
Sa plainte aux voix de ses compagnes :
« Qui donc a vu Christos absent de nos campagnes?
» — De l'Arta, nous dit-on, il suivit les chemins,
» Deux Agas, un Cadi, sont tombés dans ses mains.

» Le chef des Osmanlis, évoquant la vengeance,
» Dit à ses Sélictars, pleins de son noir esprit :
» — Courez, vous qui briguez les honneurs, l'opulence,
» D'un Klephte audacieux punissez l'insolence;
» Décapitez Christos, qu'un firman a proscrit. »
Souliman à sa voix s'élance;
Jour à jamais compté dans les sinistres jours!
Sa ruse atteint Christos après de longs détours :
Leurs cœurs long-temps amis, qu'un sort fatal rassemble,
D'un vieil attachement ressentent le pouvoir.
Sous une même tente, heureux de se revoir,
Les échos de la nuit les entendent ensemble
Se verser le nectar, se conter leurs secrets,
Jusqu'à l'heure où du jour brillent les premiers traits.
Mais, hélas! de leur camp ils reprennent la route,
Et soudain à Christos, qu'il est las de trahir :
« Aux ordres de mes chefs tu te rendras sans doute;
» Ils te demandent.—Moi!—Toi-même.—Traître! écoute :
» Un Grec sait les combattre et non leur obéir. »
Ils s'arment à ces mots; et leur double tonnerre
D'un double coup mortel les étend sur la terre.

NOTICE.

L'ancienneté de ce chant, qui date de près de cent cinquante années, prouve que la fiction par laquelle interviennent des oiseaux en spectateurs du fait raconté, est une formule traditionnelle et accoutumée dans ces chants. Leur nombre de trois semble affecter à leur présence un augure de malheur pour l'un des partis luttans.

Le surnom de Milionis, que porte Christos, désigne le long fusil dont il avait l'habitude de s'armer. On assure que Christos naquit vers la fin du dix-septième siècle dans l'Acarnanie, et qu'il fut l'un des premiers chefs d'insurgés vagabonds, surnommés Klephtes, dont les bandes se perpétuèrent depuis sa mort dans les montagnes d'Agrapha et de la Chimère.

BOUKOVALLAS.

Quel bruit!... immole-t-on les hôtes des étables?
Est-ce que des bois reculés
Luttent les monstres formidables?
Non, les monstres luttans, ni les bœufs immolés,
Ne portent de tels chocs dans les airs ébranlés.
Boukovallas combat : les balles meurtrières

Pleuvant autour de lui, sifflent de toutes parts.
Mais, quelle jeune fille, aux blonds cheveux épars,
L'appelle du haut des bruyères?
« Reviens, Boukovallas! l'Ottoman est chassé,
» Garde ton plomb vengeur, le combat a cessé. »
Des tourbillons poudreux déjà s'abaisse l'ombre,
Et des braves encor l'honneur s'est rehaussé.
Les Turcs en rougissant trois fois comptent leur nombre;
Cinq cents de leurs soldats ont expiré vaincus.
Les Grecs se sont comptés, trois d'entre eux ne sont plus;
Deux, en nobles héros, frappés à la poitrine,
L'autre, encor plus vaillant, dans les rangs abattus
Dort couché sur sa couleuvrine.

NOTICE.

Cette chanson guerrière est une des plus populairement répandues dans l'Épire et dans l'Étolie : sa date remonte presque aussi haut que celle de Christos ; elle est pleine d'impétuosité, de verve, de force originale et d'action. Je l'ai terminée d'après le texte et la version fournis par M. Pouqueville, parce que le sens final, rapporté par M. Fauriel, m'a paru moins vraisemblable, moins beau et moins dramatique.

Boukovallas, Klephte Acarnanien, non moins renommé que Christos, auquel il succéda, s'illustra par une victoire décisive contre Véli, bey de Tebelen, grand-père d'Aly Pacha. Le ressentiment de celui-ci poursuivit durant sa longue domination les restes de la famille de ce héros, qu'il extermina par le fer et par le poison. Boukovallas, après de grands exploits et des défaites, trop fier pour se soumettre aux Turcs, et ne voulant pas même laisser ses os dans la terre qu'ils foulaient, quitta la Grèce, et n'emportant avec lui qu'un bâton noueux, prit le chemin de l'Asie, et s'en alla mourir à Jérusalem. Quel ermite !

JEAN STATHAS.

Sous un pavillon azuré,
Des voiles d'un lin noir poussent un noir navire
Au port de Cassandra, son refuge assuré;
Tandis que sur l'humide empire
Vogue un vaisseau qu'annonce un pavillon pourpré.
« — Amène, et devant moi que ta voile se plie; »
Lui cria son orgueil jaloux..

GHIPHTAKIS.

Les champs sont de pluie altérés,
Les hauts monts, de frimats que versent les tempêtes;
L'autour, de passereaux dans les airs égarés;
Et les Musulmans, de nos têtes.

Où court, de Ghiphtakis, la mère tout en pleurs?
Ses trois fils ont péri dans la lice guerrière :

Errante, elle les cherche ; et ses noires douleurs,
Hélas ! de sa raison ont éteint la lumière.
De nos rochers absente, et fuyant sa chaumière,
Elle a porté ses pas aux hameaux des pasteurs :
L'arquebuse y tonnait à l'égal de l'orage ;
Non pour faire éclater les signaux du plaisir,
Non pour fêter au loin les noces du village :
Ghiphtakis est blessé ; la mort vient le saisir ;
Tel qu'un noble cyprès qu'a frappé la coignée,
Il tombe ; et rappelant son escorte éloignée :
« Mes frères ! emportez votre chef expirant,
» Ou que par vous ma tête, à nos vainqueurs ravie,
» Ne reste pas en proie à la rage assouvie
» De notre Pacha dévorant. »

NOTICE.

L'exposition de cette pièce dès les premiers vers se rattache très-fortement à la conclusion du sujet, dont le but est de montrer l'horreur que les vaincus éprouvent de laisser leur tête en trophée aux vainqueurs qui la leur tranchent sur les champs de bataille. On reverra ce même sentiment exprimé dans un autre chant à l'égard des Turcs, comme il l'est ici à l'égard des Grecs. Je n'ai pas dû omettre ce trait de mœurs locales.

Ghiphtakis, homme plein de bravoure et d'esprit, menait les Klephtes au combat en chantant la guerre. Laid, petit de taille, boiteux et brun de peau, c'était vraiment le Tyrthée épirote. Il périt dans une bataille que lui livra le féroce Joussouf, Arabe justement surnommé *buveur de sang*.

ANDRIKOS

ou

ANDROUTZOS.

O mère d'Andrikos, tu le cherches, tu pleures,
Tu pleures ton cher fils, l'invincible Andrikos!
Ta douleur, des déserts frappant tous les échos,
Querelle d'Agrapha les sauvages demeures.
« Monts affreux! cachez-vous ce héros pour toujours?
» Vainement de l'été l'attendaient les beaux jours :

» Ils ne l'ont point revu ! mes alarmes plaintives,
» Du fleuve Acheloüs dont il suivit le cours,
» En vain interrogent les rives !
» Maudits soient vos conseils, vieillards de nos tribus,
» Qui, de la Livadie éloignant sa vaillance,
» Du Moscovite armé lui vantiez l'assistance,
» La vaine foi des czars trahissant nos vertus !
» O monts ! abaissez-vous ; torrens, sur son passage
» Détournez, tarissez vos flots :
» Qu'il rentre en nos foyers que gardait son courage....

* Triste mère ! ce fils qu'appellent tes sanglots,
Guidant de trois cents Grecs la retraite éclatante,
Domptant la faim, la soif, et dix mille ennemis
Que la rage ottomane en vain aura vomis,
Marchera triomphant de Corinthe à Lépante.

* Le texte de ce chant incomplet s'arrêtant en cet endroit, j'ai cru pouvoir le terminer par quelques vers qui retracent brièvement les faits prodigieux contenus dans le beau précis inséré par M. Fauriel en tête du morceau relatif à ce héros Klephte, dont le nom est resté fameux dans Constantinople et dans la Grèce entière, que son célèbre fils Odyssée défend encore.

Des fabuleux exploits qu'égale son effort,
Ce père d'Odyssée aura su nous convaincre.
La mort seule pourra le vaincre ;
Et son grand nom vaincra la mort.

NOTICE.

Andrikos, après mille actions mémorables, prêt à retourner dans son pays natal, fut épié sur les terres du gouvernement vénitien et livré par cette république au pouvoir des Turcs. Jeté cruellement dans les bagnes de Constantinople, il refusa sa liberté et une pelisse d'honneur qu'on lui offrit pour prix d'une abjuration de son culte et de sa cause : il aima mieux mourir chrétien et Grec dans les horreurs de sa captivité. En 1798, un ambassadeur de la république française demanda sa délivrance au grand-visir : « Mieux vaudrait me demander » trois millions, répondit le ministre ottoman, que la » liberté d'un tel homme. »

KALIADOUKAS.

Que ne puis-je en oiseau prendre aux cieux mon essor,
Vers les mers de la sombre Ithaque,
Lieux où pleure une Grecque, en nouvelle Andromaque,
Sur Kaliadoukas, non moins vaillant qu'Hector!
Comme un cygne éperdu qui détruit son plumage,
A sa tendre beauté sa main faisant outrage,

Arrache ses cheveux, bouclés en noirs anneaux :
Son désespoir revêt l'attribut du veuvage,
Un deuil plus triste encor que l'aile des corbeaux.
Seule, au bord de la mer, sur une tour sauvage,
Ses yeux, arrêtés sur les eaux,
Interrogent à leur passage
Les agiles esquifs et les pesans vaisseaux.
« Navires, barques, nefs légères,
» Au départ du Valtos, au retour vers son port,
» De mon époux absent vous a-t-on dit le sort?
» — Nous l'avons vu descendre aux rades étrangères :
» Ses amis célébraient sa gloire en leurs chansons.
» Un dard aigu roulait, sur une flamme ardente,
» Les agneaux immolés à leur faim dévorante ;
» Et cinq beys, leurs captifs, leur servaient d'échansons. »

NOTICE.

Cette chanson, qui paraît avoir été faite par un habitant des côtes de la mer Ionienne, porte un caractère doucement railleur; elle peint avec grâce l'ostentation d'une douleur conjugale, bientôt consolée par une joyeuse nouvelle. Le fond en est touché avec une finesse agréable. On m'excusera d'avoir mêlé les noms d'Andromaque et d'Hector au texte qui ne les cite pas. Une analogie produite par l'idée du veuvage, m'a permis de faire cette légère altération à la chanson grecque; elle dit littéralement que près de Mavrolimi, le Klephte et ses gens *faisaient rôtir des moutons et avaient cinq beys prisonniers pour leur tourner la broche.*

DIPLAS.

Lève-toi, Diplas, prends la fuite :
Échappe aux dangers, Antonis;
Le Pacha lance à ta poursuite
Vingt drapeaux qu'il a réunis :
Altéré de ton sang, Moukordaris s'avance.
Quatre mille bourreaux fondent sur ton chemin,

Le cimeterre aux dents, la carabine en main.
« Qui? Diplas, Antonis, fuir devant la vengeance,
» Tant que palpitera leur sein!
» Non, non; de leurs amis une élite indomptée
» Aux coups mortels oppose un cœur d'airain,
» Conquiert la nourriture à sa faim disputée,
» Par la poudre et le plomb semble être alimentée,
» Et plonge au cou des Turcs le glaive tout sanglant
» Comme au sein du peuple bêlant. »

NOTICE.

M. Fauriel fait remarquer la bizarre énergie des dernières expressions de ce chant, qu'il a traduites un peu crûment : « *Il a des braves d'élite, qui mangent la poudre comme pain et les balles comme viandes, et qui tuent les Turcs comme des moutons.* » J'ai tâché de rendre poétiquement ce tour étrange, sans en altérer dans mes vers la singulière originalité, image très-vive de la fureur avec laquelle la bouche des soldats déchire les cartouches pour amorcer leurs armes, et de la nécessité où sont les Grecs de se munir de poudres et de balles pour s'approvisionner de pain et de chair.

MORT

DE

VÉLI-GUÉKAS.

Du festin d'un primat, Véli, sombre convive,
A reçu d'Antonis un cartel insultant :
Véli se lève, et s'arme, et s'écrie à l'instant :
« Phézo, range ma troupe à ton ordre attentive ;
» C'est au fer de répondre à l'altière missive
» Du raya dont l'orgueil m'attend. »

Leur rencontre fut peu tardive ;
Et soudain, au passage, Antonis l'arrêtant :
« Qui cherches-tu, Véli, ministre sanguinaire
» D'un impitoyable visir ?
» — Toi, rebelle, toi, téméraire,
» Dont ma main courroucée est prête à se saisir.
» —Viens donc, viens affronter les Klephtes invincibles.
» Leurs sabres abattront l'élan de tes coursiers :
» Tu sauras quels coups infaillibles
» Portent nos tubes meurtriers.
» Zongas, Dimos, tuez ce monstre d'Albanie ;
» Trop long-temps son audace est restée impunie. »
Il dit ; leur fusil tonne ; un double coup vainqueur
Frappe de l'Albanais et la tête et le cœur.
Véli tombe, et sa voix tremblante
S'écrie en des accens à peine articulés :
« Ah ! prends soin, cher Phézo, de mes restes voilés ;
» Emporte ma tête sanglante.....
» Ce trophée, aux vils Grecs inspirant plus d'orgueil,
» Au travers des deux camps, à tous les yeux en proie,
» Ferait, des ennemis la risée et la joie,
» Et de tous nos amis la tristesse et le deuil. »

NOTICE.

La note du chant quatrième s'applique à celui-ci ; et la raison des vaincus pour dérober leur tête aux outrages de l'ennemi, s'y développe en termes plus étendus et plus frappans.

Katzantonis, ou simplement Antonis, fut un des bergers nomades qui menaient paître leurs troupeaux des monts de la Thessalie à ceux de la Macédoine méridionale. Celui-ci, harcelé par les vexations du pacha, se fit klephte, et lui devint redoutable. Cet homme, dont la stature était moyenne et la voix douce et grêle, cachait sous un extérieur frêle et débile une ame forte, un cœur de fer, et une intelligence active qui le rendirent invincible. Enfin, surpris avec son héroïque frère par des espions qui les saisirent, on les conduisit vers Aly, qui, dans la place publique de Janina, leur fit briser les membres inférieurs sous les coups de marteaux.

Zongas, cité dans ce même chant, avait été protopallikare dans les bandes commandées par les braves Dimos et Antonis : il vit encore, au nombre des défenseurs actuels de la liberté grecque.

SKILLO-DIMOS.

Près de la jeune Irène, à l'ombre des sapins,
Dimos chasse en buvant l'importune tristesse.
« Remplis ma coupe, Irène, et verse-moi l'ivresse
» Qui délivre des noirs chagrins.
» Fais qu'en ce jus vermeil je puise l'allégresse,
» Jusqu'à l'heure où, fuyant l'aurore de retour.

» L'étoile de la nuit cède à l'astre du jour :
» Et, dès l'aube, escortant ta pudique jeunesse,
» Mes guides te rendront au seuil de ton séjour.
» — Appelle un échanson, dit la belle à ce brave :
» La fille d'un archonte est-elle ton esclave? »
Ils mêlaient un sourire à ce débat joyeux :
Deux voyageurs paraissent à leurs yeux,
Noirs de hâle, et la barbe épaisse et hérissée.
« Salut, brave Dimos! — Nobles hôtes, salut!
» Mon nom dans votre bouche étonne ma pensée.
» Ici qui vous envoie, et quel est votre but?
» — Nous venons te bénir et te parler d'un frère.
» — De mon cher frère! ô ciel! parlez, vous l'auriez vu?
» — Aux murs de Janina, prison de sa misère,
» Long-temps privé du jour et d'espoir dépourvu,
» Chargé des fers d'Aly que maudit sa colère..... »
Déjà n'écoutant plus l'inconnu qui poursuit,
Dimos, baigné de pleurs, se détourne et s'enfuit :
Mais tout-à-coup; « Dimos! méconnais-tu ton frère?
» Le fuis-tu, quand tu le revois? »
L'un vers l'autre aussitôt s'élancent à la fois,
Et leur cœur palpitant l'un sur l'autre se serre.
Mais Dimos pourra-t-il assez l'interroger?
« O frère! qu'un miracle enlève à l'esclavage,

» Assieds-toi ; conte-nous ce qu'a fait ton courage,
» Et comment, de tes fers, Dieu vint te dégager.
» — Favorisé d'une nuit sombre,
» J'ai su briser ma chaîne et rompre les barreaux
» De la tour, dont me cachait l'ombre,
» En glissant à ses pieds couverts d'épais roseaux.
» Des bords fangeux du lac évitant les abîmes,
» J'atteignis une barque, et, sillonnant les eaux,
» J'ai, loin de Janina, remonté sur les cimes
» Du Pinde, où mon vol d'aigle échappe aux vils réseaux. »

NOTICE.

Cette composition, artistement conduite, renferme un petit drame tout entier, dont l'exposition enjouée contraste merveilleusement avec le nœud attendrissant et le dénouement non moins pathétique. Et quel ordre naturel dans cet heureux plan ! et quelle économie de moyens et de paroles pour l'accomplir, en y réunissant tant de choses intéressantes et opposées ! L'aimable fierté d'Irène auprès du guerrier buvant, qui lui promet de la faire escorter par ses compagnons après la nuit, témoigne le respect des montagnards pour la pudeur des jeunes filles qui les accompagnent dans leurs incursions.

LE SONGE

DE

DIMOS.

Que de fois t'ai-je dit, et long-temps répété,
O Dimos! guerrier téméraire,
Abaisse ton turban d'aigrettes surmonté,
Voile de tes habits le faste militaire,
De peur que l'Albanais, de tes trésors tenté,
N'abatte d'un seul coup ton luxe et ta fierté!

Les ramiers dans les bois, les perdrix dans les plaines,
Pour avertir Dimos ont pris des voix humaines :
L'une sur lui fredonne en plaintives chansons :
« O Dimos! en tes traits quelle pâleur empreinte?
» Pourquoi tressailles-tu sous de mortels frissons?
» — Tu t'enquiers, jeune oiseau, du sujet de ma crainte :
» De retour d'un combat, au déclin du soleil,
» J'ai voulu du repos goûter encor les charmes ;
» Un songe, en mon profond sommeil,
» A troublé mes esprits de confuses alarmes.
» Ce rêve affreux m'a présenté,
» En triste présage à nos armes,
» Sous un astre sanglant, mon sabre ensanglanté. »

NOTICE.

Nouvel entretien d'un klephte avec les oiseaux qui l'interrogent. Ces formules souvent répétées dans les exordes, signalent le besoin que les hommes errans ont de communiquer leurs espérances, leur joie ou leurs tristes pressentimens aux seuls êtres animés qui charment leur solitude.

Ce Dimos, ici désigné, ne paraît pas être le même que celui qui figure dans le chant sur Antonis, ni dans le myriologue intitulé *le Tombeau du klephte*, ni celui que cite la cinquième complainte des Grecs Souliotes, et qui se nomme Dimos-Drakos.

LE TOMBEAU

DU

KLEPHTE.

Le jour ne régnait plus ; et du repas du soir
Dimos fait disposer la frugale ordonnance
« Chers enfans ! près de moi venez tous vous asseoir ;
» Lamprakis, mon neveu, toi, ma noble espérance,
» Revêts mes armes ; ta vaillance
» Est digne de les recevoir :
» Commande aux Grecs en mon absence.

» Vous, braves compagnons, prenez, prenez, hélas.
» Ce sabre qu'à regret abandonne mon bras;
» Et de rameaux coupés sous le plus vert ombrage,
» Formez un lit d'honneur où dorme mon courage.
» A l'apôtre du Christ mon ame veut s'ouvrir :
» J'ai besoin qu'en mon cœur descende sa parole.
» L'heure presse..... Il va donc mourir
» L'Hellène, vingt ans Klephte, et trente ans Armatole!
» Dressez à ma valeur un tombeau spacieux,
» Et que, resté debout, armant ma carabine,
» J'y garde d'un soldat le maintien glorieux;
» Qu'entr'ouvert aux rayons de l'aurore divine,
» On y laisse un passage à ses feux renaissans,
» Pour que la voix de l'hirondelle,
» Et que du rossignol les hymnes ravissans
» Me chantent, dans l'ombre éternelle,
» Le retour fleuri des printemps. »

NOTICE.

Les lecteurs admireront, comme moi, ce morceau recommandable, et tout ce qu'il contient de noble et de grave ; les derniers adieux d'un héros mourant à sa famille, sa piété chrétienne, et sa préoccupation d'un sépulcre, où sa fierté veut qu'on le place dans l'attitude de la guerre, et désire par une illusion qu'il aime à garder, que les rayons des beaux jours le puissent éclairer encore. La plus auguste mélancolie semble avoir dicté ce chant tout homérique.

Au lieu de ces deux vers qui terminent :

Me chantent dans l'ombre éternelle
Le retour fleuri des printemps.

j'aurais pu mettre ce seul vers aussi simplement que dans le grec :

Me chantent le beau mois de la saison nouvelle.

mais j'ai cru qu'en prolongeant un peu la portée de ce dernier trait, j'ajouterais à la profondeur du sentiment dont il pénètre l'âme.

KITZOS.

Par un fleuve arrêtée, ô mère de Kitzos!
Pâle, en pleurs, tour à tour furieuse ou plaintive,
Ton désespoir querelle et lapide ses flots.
« O fleuve! à ma douleur ouvre ton autre rive :
» Ah! resserre ou suspends ton cours ;
» Cède, fleuve cruel, une route au secours
» Qu'attend de mon cher fils la jeunesse cap-

Un gué la favorise ; hélas ! mais, sur le bord,
Entouré d'Osmanlis, Kitzos marche à la mort.
De mille affreux soldats la ligne meurtrière
De près le devance et le suit :
Sa mère, sur leurs pas, se traîne la dernière
Vers le jeune martyr qu'aux bourreaux on conduit.
« Où sont, ô mon enfant, tes armes rayonnantes,
» Tes écussons d'argent ciselés par nos mains?
» — Quoi ! mon aveugle mère ! ainsi tu te lamentes,
» Dans tes sanglots honteux et vains,
» Sur le prix superflu de reliques brillantes !
» Quel étrange délire égare ta douleur !
» Déplore mes beaux jours, déplore ma valeur,
» Pleure, mais sur ma mort..... » Kitzos achève à peine
Que sa mère a coupé le lien qui l'enchaîne.
Kitzos, d'un trait de feu par sa vue animé,
Rompt l'obstacle ennemi qui le tient enfermé,
Ressaisit sa mère, l'entraîne,
Et, volant sur les monts, fuit libre et tout armé.

NOTICE.

L'interpellation de la mère de Kitzos au fleuve qu'elle injurie *en lui jetant des pierres,* parce que son cours la sépare de son fils qu'on traîne à la mort sur un rivage contraire, rappelle ce que j'ai remarqué dans mes considérations préliminaires. Ce mouvement s'accorde avec le tour ordinaire des odes classiques. Peut-on ménager avec plus d'art la surprise excitée par un dénouement inattendu que ne l'a fait l'auteur de cette chanson, en dépeignant la douleur passionnée d'une mère, la supercherie d'une vieille Grecque, et son adresse à feindre de ne pleurer que sur des plaques d'argent qui couvraient son fils, afin d'approcher de lui et de couper ses liens pour le délivrer. Cette petite pièce a distinctement un commencement, un milieu et une fin, dont les parties se correspondent à merveille.

On croit que Kitzos vécut aux environs du mont Œta, dans la Phocide. Un village des Klephtes, indiqué par le texte grec de ce chant, établit cette probabilité.

YOTIS MOURANT.

Aux douteuses clartés de l'aube matinale,
Je me lève, et r'ouvrant mon champêtre réduit,
Je rafraîchis d'une eau lustrale
Mes yeux encor chargés des pavots de la nuit.
J'entends des noirs sapins murmurer le feuillage;
Courbés sous l'aquilon, les hêtres ont frémi;

Les Grecs pleurent un chef blessé dans le carnage :
« Es-tu, noble Yotis, pour jamais endormi ?
» Debout!... le bruit des airs t'annonce l'ennemi.
» — Hélas! que peut, hélas! ma langueur déplorable?
» O braves compagnons de mes derniers labeurs,
» Un plomb mortel se cache en ma plaie incurable.
» Soutenez ma faiblesse!... et d'un vin délectable
» Couronnez cette coupe, enivrez mes douleurs;
» Que je dise à l'écho, dans un chant lamentable :
» Oh! quand pourrai-je, assis au fond des bois épais,
» Sur nos monts, dans nos prés, pleins de fleurs odorantes,
» Loin des béliers luttans, voir les brebis errantes,
» Et respirer la joie et l'amour de la paix! »

NOTICE.

Une teinte de tristesse attendrissante colore cette simple élégie : on se sent ému d'entendre un jeune guerrier qui, long-temps fatigué des combats où ses amis l'appellent encore, et qui, blessé mortellement, exhale ses regrets vers la vie paisible et vers la lumière qu'il va quitter. Des traits si naturels arrivent promptement au cœur, et leur exquise finesse devient rare de jour en jour parmi nos muses, moins pénétrantes que faussement subtiles, et pointillantes d'esprit.

Notez qu'Yotis, lassé de tous les chocs, et n'aimant plus à se figurer que les douceurs de la paix, ne voudrait revoir les brebis que séparées des béliers mutins qui se combattent. Rien ne manque à cette tranquille image du repos qu'il déplore. Elle est dans le goût de Virgile.

GEORGE, PARRAIN.

C'est d'instans en instans, à coups tardifs et rares,
Que le fusil des Grecs envoie au Turc la mort :
L'aliment de leur feu manquant à leur effort,
De leurs foudres ils sont avares.
Reste de libres cœurs, Hellènes malheureux,
A quinze, ou vingt, peut-être, ils sont réduits entre eux!

George, leur vaillant guide, absent à l'heure même,
Dans un Temple chrétien transmet son nom sacré
A l'enfant qu'il adopte aux autels du baptême,
Dont l'eau sainte le voue à son culte épuré.
Second père d'un fils dont toujours l'autre père
L'aimera d'un cœur fraternel,
George veut s'assurer, par un nœud solennel,
L'abri d'une famille et vertueuse et chère,
L'espoir d'un appui mutuel.
Mais, ô trouble! ô clameurs!... c'est le bruit de la guerre;
Son signal menaçant dans les airs a tonné :
« A nous! George, arme-toi! laisse ton nouveau-né. »
Déjà, le fer en main, accourt le fier Hellène :
« Courage, amis! du bois défendez les accès...
» Vierge du ciel! soutiens notre audace guerrière,
» Et de Mitzobono la rage prisonnière,
» S'il est saisi vivant, expîra ses forfaits. »

NOTICE.

M. Fauriel n'a pas oublié de noter ce que cette aventure a de relatif aux agitations dans lesquelles les Klephtes passent leurs jours. Il explique très-bien la nécessité qu'ils éprouvent de se faire des amis par des alliances, et ce que la pieuse coutume du baptême a de sacré pour les parrains et pour leurs filleuls, qui deviennent leurs enfans adoptifs. Celui-ci n'a pas même le loisir d'accomplir la cérémonie à laquelle l'arrache le signal d'une attaque soudaine. On croit assister à leur genre de vie en lisant cette courte narration.

Un klephte, nommé George, fut le plus brave acolyte du vieux Dimos, et mourut du même supplice que son frère Antonis, torturé près de lui à Janina. On ignore si c'est le même que signale ce fait d'armes contre Mitzobono.

LIAKOS.

Entends de Liakos se débattre l'épouse.....
Des brigands albanais, la chargeant d'un lien,
Insultent sa beauté d'un chaste honneur jalouse :
« Préfère un mari turc à ton époux chrétien, »
Lui disaient-ils; mais elle : « Ah plutôt sur la terre
» Voir s'éteindre en mon sang mes jours infortunés,
» Que de sentir mon front ou mes yeux profanés
» Par votre baiser adultère! »

Mais, d'un côteau voisin, Liakos s'élançant
L'aperçoit; et courbé vers son Coursier qu'il presse,
Il lui dit, en le caressant :
« Aideras-tu ton maître à sauver ta maîtresse ?
» —Oui, » répond le Coursier, prompt émule du vent:
« Sa main mesurera ses dons à ma vitesse.
» Volons, volons, ô mon guide, en avant!... »
Il fond, en trait ailé, sur la troupe inhumaine,
Que le fer du héros abat en arrivant,
La foule aux pieds, reçoit la belle Liakène,
Et comme l'éclair l'enlevant,
En croupe avec orgueil dans le camp la ramène.

NOTICE.

Ceux dans le souvenir de qui sont présens les discours des chevaux d'Achille, ne trouveront pas bizarre la fiction de cette fable, et ne me blâmeront pas, en entendant parler le coursier de Liakos, d'avoir rapproché l'imagination des nouveaux Grecs de celle d'Homère. Ils se convaincront du rapport de leur génie avec le sien par l'artifice qui rehausse cette jolie aventure, très-succinctement contée. La Bible, au livre de Job, fournit l'exemple d'une hardiesse analogue.

Il est probable que le guerrier dont il s'agit dans cet incident, est le vaillant Liakos, qui livra la bataille où les Grecs furent vainqueurs de Véli-Guékas. Un chant, que j'ai omis, rappelle ce combat avec clarté, mais sous une forme insignifiante et peu nouvelle. On y retrouve appliqué à Liakos le même sens rendu par les mêmes mots d'un vers attribué à la fierté de Photos:

« *Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.* »

LA NOCE

DU

FILS DE ZIDROS.

Zidros, vieux défenseur des monts thessaliens,
Consacrant de son fils la nuptiale flamme,
Convie au loin les chefs à fêter ses liens.
Lapas n'est point compté, lui, l'enfant de son ame!
Les pasteurs en tribut amènent leurs béliers
Parés, sous des rubans, de sonores colliers;

Lapas, qu'on oubliait, vient joindre à leurs offrandes
Un cerf apprivoisé, levant son bois hautain,
Et couronné sous l'or, les perles, les guirlandes,
De grelots frappant l'air de leur son argentin.
La foule émue, inattentive,
N'aperçoit pas ce tendre soin;
Mais, de Lapas mère adoptive,
L'épouse de Zidros a vu son fils de loin :
« Arrive, aimable enfant! arrive! »
Cria sa maternelle voix,
« Des tapis aux primats! un tapis au convive
» Qui revêtit un cerf d'un si brillant harnois! »

NOTICE.

On croit lire une églogue de Théocrite en parcourant cette chanson : on s'imagine être soi-même aux noces de ces belliqueux bergers, dont les usages dépeints avec autant de fraîcheur que de vivacité, se mêlent à une anecdote charmante et toute pastorale.

Zidros commandait ses Pallikares au canton d'Alassona et dans les alentours, en Thessalie. L'intrépidité de ce Klephte devint si terrible pour les gardes albanais, qu'il fallut souvent doubler leur solde pour les décider à le combattre.

NIKOS

AU

PONT DE PRAVI.

Sur les rameaux d'un pin, que le vent balançait,
Trois vigilans oiseaux, alignés dès l'aurore,
Contemplent les sommets que sa clarté colore :
L'un, regardant Pravi, se plaignait et disait,
Et se plaint et redit encore :
« L'assiégeant de Pravi lui-même est assiégé :

» Nikos, trois jours, trois nuits, dans les frimats plongé,
» Sans pain, n'a d'aliment que l'ardeur des batailles,
» S'abreuve de glaçons sous les feux ennemis;
» Et sous les coups pleuvans il soutient, sans murailles,
» Ses guerriers, peu nombreux, par lui seul affermis. »
Mais, à vaincre ou périr, enfin il les exhorte :
« Braves! en main le sabre! » a-t-il dit en marchant,
« Que la chaîne du pont cède à l'acier tranchant. »
Il court, et sa valeur plus forte
Précipitant sur son chemin
Les Turcs en vils troupeaux dispersés par sa main,
Tout fuit; et Pravi s'ouvre, et le héros l'emporte.

NOTICE.

Les trois oiseaux, significatifs des périls et des adversités, reparaissent encore ici :

« *L'un, regardant Pravi, se plaignait et disait,*
» *Et se plaint et redit encore :* »

Ces retours des mêmes expressions se rencontrent souvent dans les complaintes grecques. J'ai cru devoir conserver leur répétition en cet endroit, parce qu'elle tient à une formule particulière qui m'a paru gracieuse et nouvelle en notre langue, dont le génie propre et la souplesse, quoi qu'on en ait dit, se prêtent à toutes les imitations et à tous les emprunts, quand on sait la plier et quand on en cherche bien les ressources.

Le Thessalien Niko-Tzaras ne mérite pas moins de célébrité dans la mémoire que ses hardis prédécesseurs : il concourut partout aux entreprises formées pour la destruction d'Aly et pour l'affranchissement de la Grèce. Réduit, par l'épuisement de ses forces de terre et par l'abandon des Russes, à s'armer en pirate sur la mer Ionienne, il perdit la vie au mouillage de l'une des côtes de l'Epire. Un corps d'Albanais y rencontra ses gens qui s'approvisionnaient d'eau et de vivres ; sa valeur les dispersait déjà, lorsqu'un de ses propres pallikares, embusqué derrière un arbre, le tua d'un coup de fusil, par une cause de vengeance personnelle.

– LE PAPAS EUTHYME.

Aux murs d'Eurypolis marche l'altier Visir,
De sa horde albanaise il poursuit nos Hellènes.
Euthyme, ô digne apôtre! il accourt te saisir;
Il soumit ta famille, et t'attend dans ses chaînes.
Où donc, vieillard lettré! dans quels lieux caches-tu
Ta science profonde et ta mâle vertu?...

Sur nos collines, dans nos plaines,
Tout s'attriste et pleure ton sort :
Ces sentiers qui vers nous guidaient ton saint transport,
Ces bois qu'ont traversés tes charités fréquentes,
Ils te pleurent, hélas!... Elles pleurent ta mort,
Les fontaines où, sur ce bord,
Aimaient à s'abreuver tes lèvres éloquentes!

NOTICE.

L'Archimandrite indiqué ci-dessus était trop connu des Épirotes pour qu'il fût besoin de le nommer dans le texte grec : j'ai inséré son nom pour nous dans la traduction. Oh ! c'eût été une favorable occasion que sa mort, pour un artiste subalterne, d'épuiser toutes les couleurs les plus noires de sa palette poétique ! mais quel exemple bien supérieur du goût exquis et juste imprimé aux Grecs par la nature, et de leur sobriété de paroles pour produire des effets profonds ! Euthyme périt cruellement supplicié par les ordres d'Aly Pachà : ceux-ci, rejetant loin de la mémoire l'image de ses tortures, ne présentent que celle des regrets attachés à ses vertus, et que les pleurs versés dans tous les lieux consacrés par son auguste passage. Ils ne montrent plus de lui que ce qui doit lui survivre dans leurs pensées, l'ame et le souvenir éternel.

Je pourrais appliquer une pareille réflexion à la plupart des héros célébrés dans ce recueil : presque tous ont fini leur carrière par des morts violentes. Leurs chantres n'en parlent pas : cette omission uniforme devient une utile leçon littéraire.

LE

MONT OLYMPE.

Deux monts, régnant ensemble au séjour du tonnerre,
Et l'Olympe et l'Ossa disputent de fierté.
« Ai-je en toi, dit Olympe, un égal sur la terre?
» Le pied des Musulmans, dont se rit ma colère,
» A de ton front soumis foulé l'humilité.
» Ma vieillesse, indocile à leur race étrangère,
» Porte en son sein la liberté.

» Géant majestueux consacré par les âges,
» Mes flancs sont défendus par soixante torrens ;
» Mes quarante cîmes sauvages
» Les versent dans la plaine, à grand bruit murmurans,
» Sous les rochers de leurs rivages.
» Chacun a ses signaux, chacun a ses guerriers,
» Rivaux des libres éperviers,
» Et comme eux vainqueurs des orages.
» Un Aigle, roi des airs, s'est posé sur mon dos ;
» Dans sa serre il portait la tête d'un héros :
» Cette triste pâture alimentait sa joie.
» Hélas ! qu'avais-tu fait, reste pâle et sanglant,
» Pour être d'un oiseau le jouet et la proie ?
» — O toi, qui m'enlevas sous ton ongle insolent,
» Repais-toi du beau sang qui m'animait naguères *,
» Dévore ma jeunesse, Aigle, mange sa fleur,
» Mange ; et, nourri de ma valeur,
» Ma force agrandira tes ailes et tes serres.
» Enfant de Blakavas **, armé pour mon pays,
» Pourrais-je compter le grand nombre
» Des Beys que j'ai vaincus, et des vaillans Spaïs
» Sur qui du noir trépas ma main étendit l'ombre ?
» Mais le vol de la mort, plus rapide que toi,
» M'atteignit au combat, et t'attend après moi. »

* Le texte dit : « *Mange, oiseau, ma jeunesse, mange ma bravoure : ton aile en deviendra d'une aulne et ta serre d'un empan.* » Cet étrange passage n'était pas facile à faire ressortir en notre langue, par un tour poétique qui ne détruisît pas la beauté forte et naturelle qui le termine.

** Le texte dit : « *Je fus Armatole à Louros et à Xéroméros.* » J'ai substitué à ces mots la désignation d'enfant de *Blakavas*, afin d'intercaler dans ce chant le nom de l'un des pâtres Klephtes, le plus fameux dans l'Épire et dans l'Étolie.

NOTICE.

Cette ode, car on ne peut qualifier autrement une composition qui participe à la fois d'Homère et de Pindare, que peut-être son auteur ne connut jamais ; cette ode, dis-je, est comparable en hardiesse et en élévation à ce qu'on cite de meilleur en ce genre. On ne saurait lui reprocher judicieusement l'aspect sauvage et singulier de son sujet : car il est pris sur nature dans les montagnes où les oiseaux de proie se jouent avec les restes des mutilations humaines La fiction audacieuse des deux monts

qui débattent leur prééminence, et de leur langage figuré, déguise admirablement le fond terrible des choses. C'est là surtout qu'éclatent les effets de ces élans, de ces bonds désordonnés avec art, de la muse lyrique. Tantôt elle inspire le discours insultant de l'Olympe au Kissavos, (ou mont Ossa), tantôt elle apostrophe l'aigle qui déchire une tête coupée; soudain, c'est cette même tête qui prend la parole; et ses derniers mots plaintifs expriment les travaux et les dangers de la carrière belliqueuse des Klephtes et des Armatoles. Que de rapidité, de chaleur, d'énergie, et d'essor extraordinaire dans cette seule ode!

SOMMATION

AUX

KLEPHTES.

Au mois parfumé du printemps,
Sur de minces feuillets de blancheur éclatans,
Aly trace, en noirs caractères,
Son ordre aux Grecs armés dans leurs bois solitaires.
« Vous tous, de l'Olympe habitans,
» Descendez de sa cime, et quittez vos repaires :
» Venez baiser mes pieds en sujets repentans. »

Mais le Klephte indompté ne saurait s'y résoudre :
Il porte aux monts lointains et son sabre et sa foudre,
Vers ses frères indépendans.

NOTICE.

Ce peu de vers respirent une noblesse, une liberté agreste qui signale l'humeur fière et indisciplinée des Klephtes vagabonds. Les deux petites pièces qui suivent celle-ci, roulent sur des courses militaires, expéditions qui leur sont habituelles ; et le langage en est légèrement conforme à la raillerie qui accompagne leurs coups de main sur les terres de leurs ennemis.

ZACHARIAS.

De trois bourgs irrités m'accusent les familles :
Un prêtre, ami des Turcs, a maudit nos garçons ;
Sur toi, vieux renégat, nos méfaits sont vétilles.
J'ai pris de ton hymen deux fatals nourrissons,
Le sang de leur aîné, des autres deux rançons,
A ta bru sa ceinture, une fleur à tes filles :
Et ma main vengeresse enleva de chez toi
Tout pour mes braves, rien pour moi.

NOTICE.

Cette chanson animée d'une brusque et sanglante ironie de Zacharias contre un Proëstos du canton de

Saint-Pierre, ferait mal présumer du caractère personnel de ce Klephte : mais les traditions affirment qu'il n'était pas moins généreux envers ses concitoyens et charitable envers les pauvres, que redoutable aux Turcs, et qu'implacable pour les traîtres qui les secondaient dans leur tyrannie. Il périt à Janina par les ordres de l'impitoyable Aly.

NANNOS.

Nannos, sur le sommet d'un antique rocher,
Exerce aux belliqueuses veilles
Les Grecs que sa voix fait marcher.
D'un projet de capture égayant leurs oreilles :
« Jeunes amis ! ce jour appelle sur mes pas
» Non des Klephtes bergers, mais des Klephtes soldats.* »

* Le texte dit : « *Je ne veux point des Klephtes à moutons, mais des Klephtes à sabre.* »

» Qu'un trajet de trois jours une nuit le franchisse :
» Hâtons-nous ! de Sirrhine atteignons les foyers ;
» Et que son or vous enrichisse.
» Souriant, non sans peur, à ses hôtes guerriers :
» — Valeureux montagnards, salut ! nous dira-t-elle.
» D'un opulent éclat sa demeure étincelle.
» Je vous livre l'amas de ses trésors entiers :
» A vous ses biens, à moi la belle. »

NOTICE.

Cette chanson est la seule un peu érotique de ce recueil : monsieur Fauriel remarque que les montagnards ne goûtent point celles qui roulent sur des aventures d'amour et de galanterie. L'austérité de leurs mœurs s'en offense.

LES ADIEUX

DU

KLEPHTE.

Nage en léger esquif, lance-toi vers ce bord,
Et fais-toi de tes bras des rames salutaires ;
Fends de ton sein le fleuve, où me retient la mort.
Si la Vierge céleste et nos Saints tutélaires
Du rivage éloigné te permettent l'abord,
Lorsque de nos guerriers tu reverras la tente

Où si souvent nos mains préparant nos repas
Ont fait fumer la chair sanglante
Des agneaux enlevés au bercail des Agas ;
Si leur ame compatissante
Demande quel écueil put retenir mes pas,
Ne les accable point du bruit de mon trépas ;
Dis-leur que, triste époux d'une rive étrangère,
Je n'ai plus d'autre lit que celui des torrens,
Ni d'autres frères, d'autre mère,
Au bord de leurs flots murmurans,
Que les froids rochers, et la terre.

NOTICE.

Cette agréable élégie est pleine de sensibilité : il y a du charme dans les circonlocutions sous lesquelles un jeune homme expirant déguise la nouvelle de sa mort trop fatale pour ses amis.

L'AIGLE

DE

LOUROS.

Un Aigle aux ailes d'or, seul au vieux mont Louros,
Las de porter la guerre aux oiseaux de la plaine,
A dévaster son nid occupe son repos :
Son compagnon ailé qu'un vol subit amène :
« Aigle doré, salut ! — Salut, noble épervier !
» — Grand Aigle ! quel chagrin ombrage
» L'éclat de ton regard altier ?
» Et pourquoi sur ton nid portes-tu le ravage ?

» — Un songe, en triste augure, a troublé mon sommeil
» De nos fiers ennemis Bérat est le repaire :
» J'ai cru voir, en planant sur leur secret conseil,
» S'élancer vers Bysance un fatal émissaire.
» Son or et ses dons suborneurs
» Achètent du Sultan un édit sanguinaire
» Qui soumette au Pacha la troupe des veneurs. »

Ainsi votre art signale, ô chantres de l'Épire,
Deux héros montagnards, vos libres défenseurs,
Contraints à fuir l'asile où leur fierté respire
En farouches oiseaux poursuivis des chasseurs. *

* Ces quatre derniers vers, ajoutés au texte grec, m'ont servi à éclaircir le sens figuré de ce chant, dont le sujet reste vague et obscur pour les commentateurs.

NOTICE.

Je me serais abstenu de traduire ce fragment, si je n'avais voulu rassembler les moindres détails caractéristiques du genre d'invention des chantres montagnards de la Grèce. L'allégorique entretien de l'aigle et de l'épervier attristés, figurant deux illustres chefs de bandes, réduits à la fuite, n'était pas à dédaigner dans mes recherches de ce que ces poésies encore brutes offrent à notre examen analytique. Une particularité m'a frappé de surprise dans ce morceau, c'est l'analogie de son invention avec celle que j'ai employée dans le poëme de *la Mérovéïde* pour offrir, sous la figure de deux oiseaux sacrés, une allégorie des deux religions payenne et chrétienne.

Quelques strophes, citées à la fin de ce livre, convaincront le lecteur du rapport de ces fictions.

AVIS

DES

KLEPHTES DU VALTOS.

Mes frères, de leur mont sauvage
Tous les Klephtes ont pris l'essor :
L'Agrapha s'ouvre à leur passage,
Le Valtos les voit, brillans d'or.

Buvant à leur table enfumée,
Ils tracent un cartel hardi
Qui, dans Arta toute alarmée,
Porte insulte au poil du Cadi.

Privés de leurs droits, de leur titre,
Ils les réclament en soldats
Du turban, comme de la mître
De leurs despotiques prélats.

« Rendez-nous nos Armatoliques;
« Ou vous nous verrez, en courroux,
» Brûler vos toits, vos basiliques,
» Et tous fondre en lions sur vous. »

NOTICE.

Cette espèce de ballade militaire est traduite en un même nombre de petits vers que les vers grecs dont le chant est mesuré pour la danse.

Les *armatoliques* sont les distriks ou capitaineries, dont les chefs de l'ancienne milice grecque ont acquis le commandement en vertu de traités avec les Turcs et sous conditions de tributs annuels.

C'est un usage des Klephtes d'envoyer une première sommation pour des demandes d'argent : elle reste toujours sans réponse de la part des Turcs, alors ils en adressent une seconde, en brûlant les quatre coins du papier sur lequel elle est écrite, pour signifier que si on ne les satisfait, ils mettront le feu aux quatre coins de la ville ou du village.

DÉPART DE STERGHYOS

ET DE SES

PALLIKARES.

Que la horde ottomane et les noirs janissaires
Assiégent nos sentiers fermés de toutes parts ;
Que la force du nombre, ou l'art des émissaires
Fasse tomber enfin nos agrestes remparts ;
Les hivers cesseront de blanchir nos montagnes
Du voile humide des frimats,

Quand les fils de l'Épire et leurs fières compagnes
Subiront le joug des Pachas.
Parmi les loups cruels plutôt fuir leurs entraves !
Plutôt vivre en lions errans !
La plaine et les cités sont des berceaux d'esclaves.
L'âpre sein des déserts est l'asile des braves.
Luttons avec les mœurs des monstres déchirans
Moins féroces pour nous que l'instinct des tyrans.

NOTICE.

On reconnaît dans ce morceau la même fierté de sentimens et la même peinture de mœurs que dans le chant vingtième. L'éditeur du recueil, d'où je les ai extraits, les désigne justement à l'admiration des bons juges.

INSCRIPTION

DU SABRE

DE KONTOGHIANNIS.

Celui dont la noble fierté
Brave les tyrans de la terre,
Qui respire la liberté,
Et s'illustre par l'équité,
Seul, mérite ce cimeterre.

NOTICE.

Le sabre de Kontoghiannis orné de cette belle inscription, est héréditaire dans sa famille, dont un des enfans le consacre encore aujourd'hui par les coups qu'il porte aux usurpateurs de la Grèce.

La plénitude du sens de cette épigraphe concise peut servir de modèle au bon style lapidaire; le texte en est

imprimé sur le frontispice de ce livre. L'examen des qualités variées qui brillent dans les divers élémens de cette collection confirmera notre avis sur le mérite qui la distingue.

Peut-être, les personnes accoutumées à ne se plaire qu'aux compositions sentimentalement diffuses, qu'aux stances ou aux couplets que terminent des traits de madrigaux ou que relèvent des saillies d'esprit, s'étonneront de nos suffrages en faveur d'inspirations simples et fortes que n'accompagne aucun enjolivement superflu : mais les littérateurs y apprécieront l'art de raconter en peu de mots, de marquer les localités en courant, de lancer des traits pénétrans que nulle fausse subtilité n'aiguise, de ne dire que ce qu'il faut pour toucher le cœur et pour réveiller de grands souvenirs. Les artistes ne liront pas ces chants sans profit pour eux-mêmes ; les sculpteurs y trouveront des figures toutes posées ; les peintres, des sujets nouveaux, des mouvemens vrais, des personnages offerts sous des costumes exacts, en des attitudes fières, s'ils étudient les beaux dessins de *la Famille de Tzavellas*, de *la déroute de Mouktar-Véli*, du *Tombeau de Dimos*, du *Vaisseau de Zathas*, des *noces de Zidros*, d'*Iotis mourant*, de *la Mère de Kitzos*, et plusieurs autres non moins dignes d'une attention curieuse. Enfin les auteurs lyriques ou dramatiques y trouveront aussi d'heureux modèles de concision, de verve et de sublime, et des indications de mœurs positives qui n'atténuent point la grandeur idéale des choses. Le naturel de ces chants semble nous rappeler sur les linéamens primitifs de l'art à des leçons trop oubliées aujourd'hui, et dont ils fournissent d'utiles exemples.

DIALOGUE

DE

L'AIGLE ET DU RAMIER.

****.

NOTICE.

Je ne saurais mieux témoigner la sincérité de mes opinions sur la valeur des fictions créées par les agrestes Hellènes, qu'en me félicitant ici d'avoir pu me rencontrer avec eux dans le mode que leur imagination originale s'est formé. Un de leurs fragmens nous présente sous la figure d'un aigle et d'un épervier les destins des Armatoles et des Klephtes poursuivis : de même, sous les traits d'un aigle et d'un ramier, j'avais représenté le génie du paganisme romain et celui du clergé catholique. J'ai annoncé dans une note que je reproduirais ce morceau en parallèle avec le morceau grec qui me l'a rappelé; et le

lecteur y reconnaîtra que l'art naturel, dans celui-ci, partit du même point où l'art étudié peut de temps en temps nous ramener par un bon instinct. Il est vrai que les choses m'ont toujours plus instruit et mieux inspiré que les livres : car, enclin à une pareille indépendance que celle des rapsodes campagnards et presque isolés, tandis que ma personne vécut habituellement dans le monde, mon âme se sentit souvent solitaire au milieu des hommes. C'est dans sa méditation intérieure qu'ont germé parfois mes fictions les moins vulgaires, les moins imitées, et les plus heureusement neuves, parce que les réminiscences ne me poursuivent pas et que les grandes généralités me frappent.

DIALOGUE

DE

L'AIGLE ET DU RAMIER.

Il est deux oiseaux, dont l'histoire
Consacra le sublime élan ;
L'Aigle à qui Rome dut sa gloire
Et le Pigeon du Vatican :

L'un, espoir des Latins crédules,
Sous ses foudres les aguerrit ;
L'autre fait éclater l'esprit
Du doux Évangile et des bulles.

Ayant guidé les fiers Césars
Aux deux limites de la terre,
L'Aigle, qui, sous leurs étendards,
Voyait s'éteindre son tonnerre,
Accusant l'oubli dangereux
De son ambitieux augure,
Du Saint-Esprit, avec injure,
Grondait le Ramier doucereux.

« Naguères, des rives du Tibre
» Jusqu'aux sources qui versent l'or,
» Je fis régner un peuple libre
» Sous mon victorieux essor.
» Partout sur l'Afrique et l'Asie
» Mon aile fondait à sa voix,
» Et la dépouille de cent rois
» Par mes ongles était saisie.

» Terrible oiseau de Jupiter ,
» Toujours triomphant dans l'orage ,
» J'entraînais Mars comme l'éclair ,
» Et mon vol guidait son courage.
» A ceux qui portaient mes signaux
» Mes promesses étaient sincères ;
» Et les barbares dans mes serres
» Tombaient ainsi que des agneaux.

» Oiseau d'une obscure naissance ,
» Retourne au nid de Bethléem ;
» Et , laissant Rome en ma puissance ,
» Va gémir dans Jérusalem :
» L'écho de ta douce parole
» Réside au Mont des Oliviers :
» Fuis donc les orageux lauriers
» Des collines du Capitole.

» — En vérité , je vous le dis ,
» Lui répond le Pigeon mystique ,
» Je crois mon divin Paradis
» Plus haut que votre Olympe antique.

» Votre vol, plus prompt que le mien,
» S'écarta du but de sa gloire ;
» Moi, lentement à la victoire
» Je guide l'empire chrétien.

» Cesse tes mépris, Aigle altière !
» Ma patiente humilité
» Sait mieux prolonger sa carrière
» Que ton impétuosité.
» Déjà roi de tes sept collines,
» Je m'y bâtis un colombier ;
» Et mon Apôtre est l'héritier
» Du temple orné de tes rapines.

» Ce nouveau palais de Sion,
» Édifié sous mes auspices
» A sa haute prétention
» Promet dix âges plus propices.
» L'aurore et le couchant conquis
» Croiseront sous moi leurs bannières,
» Et vaincront, sur mille frontières,
» Plus d'hommes que tu n'en vainquis.

» Du mont Saturnien tu tombes ;
» Devant les Goths toi-même as fui.
» Je n'ai que la voix des colombes,
» Mais l'Esprit-Saint est mon appui.
» Crains qu'avec toi je ne divorce,
» Aigle vaine et prête à périr !
» Sache que, pour tout acquérir,
» La douceur vaut mieux que la force.

» — Et tes bûchers !..... » dit par trois fois
L'Aigle qu'agite sa colère ;
Mais l'humble ramier sous la croix
Se niche à l'abri de sa serre :
Ainsi maints dévots mielleux
Courent au refuge du temple,
En rabattant, à son exemple,
Leur premier vol trop orgueilleux.

MAVROGÈNE,

ANCIENNE BALLADE GRECQUE.

Entouré de nobles convives
Au banquet de son roi Mavrogène est assis :
Le vin, inspirateur des bons mots et des ris,
Rend leurs lèvres gaîment naïves.
Chaque héros vante à son tour,
L'un, les attraits du beau Néère,
L'autre, la vertu de sa mère,
L'autre les Hébés de la cour.

« Nulle beauté, dit Mavrogène,
» N'éclipsera jamais Cymodore ma sœur !
» L'or ni les diamans ne toucheraient son cœur
» Que sa loi virginale enchaîne.
» — Eh ! si je l'aimais ? dit le roi.
» — Que ma tête, offerte en otage,
» Si l'amour sans hymen l'engage,
» Tombe sous le fer devant toi.

» — Reste captif jusqu'à l'aurore, »
Dit le prince, en ouvrant son trésor précieux :
Son choix en fait sortir mille dons radieux
Dont il veut charmer Cymodore.
« Esclave ! pars ; que dix coursiers,
» Couverts du plus riche atelage,
» Ouvrent à mon brillant hommage
» La barrière de ses foyers. . .

» Que ton respect en sa présence,
» Avant que son œil noir éblouisse le tien,
» L'honore en s'inclinant par un humble maintien
» Qui rassure son innocence.

» Dis-lui, messager diligent,
» O belle ! astre pur de la terre !
» Ta taille arrondie et légère
» S'élève en colonne d'argent.

» O fleur, qui par l'amour éclose,
» Porterait de doux fruits comme un frais oranger !
» O toi, que de parfums le printemps vint charger
» Comme l'anémone et la rose !
» Peut-être ces mots caressans
» Séduiront sa fierté rebelle :
» Lève alors tes regards sur elle,
» Et lis au trouble de ses sens. »

L'esclave hâte son message :
Cymodore aux yeux noirs entend déjà sa voix.
« Ah ! dit-elle, en riant de ces pompeux envois,
» Mon frère éprouve mon courage. »
Mais, l'adroit confident l'instruit
Du vœu pressant d'un roi qui l'aime.
Que répondre au maître suprême ?
« Salut ! Je l'attends cette nuit. »

Sa nourrice, encore au jeune âge,
La voit à ses genoux prosterner sa douleur.
« Si mes jours te sont chers, sauve le chaste honneur
» De qui t'allégea l'esclavage !
» Que d'habits un échange heureux
» Me cache au prince, ou que je meure ;
» Et muette dans ma demeure
» Subis son caprice amoureux. »

Sous les voiles de l'ombre épaisse
Le roi se glisse, atteint les appas adorés
De la nymphe aux yeux noirs, aux longs cheveux dorés,
Et se plonge en sa folle ivresse.
Mais, au crépuscule nouveau,
Fuyant le lit de sa maîtresse,
Il lui coupe une blonde tresse
Et le doigt que ceint un anneau.

Des courtisans de sa puissance
Le despote orgueilleux rassemble le concours.
« Salut à vos hymens ! Salut à vos amours !
Dit son ironique insolence :

» Mavrogène, ta chaste sœur
» Méprise les dons, la richesse ;
» Seul, j'en ai vaincu la sagesse
» Par des baisers pleins de douceur. »

Pâle de son ignominie,
« Prouve son déshonneur ! s'écria l'offensé.
» — Vois-tu ce lien d'or à ses cheveux tressé,
» Cette bague à son doigt unie ? »
Glacé par ce triple témoin,
Il chancelle et perd la parole :
Mais le bruit, qui circule et vole,
Va frapper Cymodore au loin.

En vierge aux autels présentée,
Elle enlace de fleurs son charmant appareil :
Son noble et doux visage a l'éclat du soleil,
Son sein, de la lune argentée :
Plus noir que l'aile du corbeau,
Brille en arc son sourcil d'ébène ;
Et l'art n'ajoute qu'avec peine
Aux grâces d'un objet si beau.

Plus agile que l'hirondelle,
Elle court : « Peuple, grands, n'arrêtez point mes pas,
» Mon frère est dans les fers menacé du trépas :
» Quel est son crime ? leur dit-elle.
» — De ton infaillible pudeur
» Sa tête en gage s'est donnée ;
» Et du roi, qui t'a profanée,
» T'accuse la fatale ardeur.

» — Quel garant signale ma perte ?
» — Il montre à tous les yeux ton doigt encor sanglant,
» Ton doigt que trahit l'or de ton anneau brillant,
» Ta boucle d'un fil d'or couverte.
» — Sur des témoignages si vains,
» Quoi ? votre justice s'arrête !
» Quelle tresse manque à ma tête ?
» Quels doigts sont absens de mes mains ?

» Ma nourrice fut la victime
» Des transports de ce roi trop indigne de vous.
» Ce roi, de mon esclave aveugle et lâche époux,
» Est mon esclave après son crime.

» La loi le veut. Tombe, tyran!
» Loin du trône, fuis aux cavernes :
» Va puiser l'eau dans les citernes,
» Et vivre en bûcheron errant. »

Dans la foule qui l'environne
Le feu de son courroux a soudain éclaté.
Sous le dais du tyran le peuple révolté
Arrache au monstre sa couronne.
Tous, vengeant leur commun affront,
Proclament reine Cymodore :
Et l'auguste vertu s'honore
D'un diadême ornant son front.

NOTICE.

Cette romance historique est la plus ancienne de celles qu'on chante dans Arta, capitale de la Basse-Epire. On la croit faite au quatorzième siècle, et traditionnellement conservée depuis l'époque des royaumes de Chypre et de

Sicile. Le roi dont elle raconte l'aventure se nommait Charles, prince de la famille d'Anjou, et connu par les fragmens de la relation de Cyriaque d'Ancône. La loi du code qu'invoque l'héroïne de la chanson, loi par laquelle les hommes libres, en épousant une esclave, tombaient en servitude, marque ce récit du sceau du moyen âge. Cette chanson était inédite en France : le texte, accompagné d'une traduction allemande, n'en fut imprimé qu'à Leipsick, l'an 1803, par Bartholdi. Je l'ai reçu de l'helléniste à qui nous devons l'*histoire de la régénération de la Grèce*, ouvrage où M. Pouqueville a rassemblé, coordonné des matériaux inépuisables, des masses de faits précieux, la succession des événemens qui ont produit la guerre actuelle, et tous les portraits des oppresseurs et des libérateurs de la terre classique, personnages qu'il a connus durant son consulat, et qu'il a le premier fait connaître aux chroniqueurs et aux poëtes de l'Europe.

GHAZEL,

OU

CHANSON ORIENTALE

DU POETE HAFEZ.

****

NOTICE.

J'ai fait remarquer dans mon préambule que le génie des peuples, leurs mœurs et leurs situations imprimaient un caractère particulier à leurs poésies: pour le mieux prouver, opposons en exemple aux chants des soldats et des matelots grecs le contraste d'une chanson asiatique inspirée par la mollesse des sérails d'Ispahan. Les plus fiers sentimens ont dicté les vers des Klephtes; de-là

leur énergie : les plus délicieuses sensations s'expriment avec suavité sur la lyre efféminée du Persan Hafez ; de-là ses grâces. On ne rend bien que ce qu'on a bien senti.

GHAZEL,

ou

CHANSON ORIENTALE

DU POETE HAFEZ.

Printemps et rose parfumée,
Sans le léger zéphir, sans le tendre souris
D'une compagne bien aimée,
Perdent leur prix.

Ruisseau, les bords où tu te joues,
Les enclos ombragés, et les bosquets fleuris,
Sans belles aux vermeilles joues,
Perdent leur prix.

L'incarnat des lèvres charmantes,
Sans l'amour, sans le miel des doux baisers surpris,
Et sans voluptés soupirantes,
Perd tout son prix.

Le cours de l'onde qui serpente,
Les bois se balançant en mobiles abris,
Sans le rossignol qui les chante,
Perdent leur prix.

Les jardins, les fleurs, le vin même,
Ces biens délicieux dont nos sens sont épris,
Dans l'absence de ce qu'on aime
Perdent leur prix.

Auprès de la beauté nubile
Qu'anime la fraîcheur d'un brillant coloris,
L'art du pinceau le plus habile
Perd tout son prix.

La vie à l'or est comparable ;
Si je ne la dépense au gré des jeux, des ris,
Sa trame, frêle et peu durable,
N'a plus de prix.

NOTICE.

L'esprit de ce texte asiatique sort de l'édition du voyage en Arménie et en Perse de M. *Amédée-Joubert*, secrétaire interprète du roi, et professeur de langues orientales. Ce voyageur, qu'avaient vu Constantinople et le Caire dans ses missions politiques, a passé comme une flèche dans l'Asie ; il en a rapporté l'image des mœurs libres des Kourdes nomades et guerriers, celle des voluptueuses cours de Téhéran, l'honneur des beaux actes de son courage personnel et une ravissante chanson anacréontique : car le nom d'Anacréon se mêle à tout ce qui est gracieux. C'est un avis aux vieillards jaloux de se faire long-temps aimer. Peut-être vieillirai-je ; alors, il me sera doux de penser que si le chant du poëte persan que je cite put avoir des échos en France, quelques-unes de nos poésies nationales pourront être répétées jusques dans les cours persanes.

Mais ce qui me flatterait le plus, serait le souvenir d'avoir contribué à la consécration des martyrs d'une juste et noble cause et aux consolations des compatriotes de ces Grecs qui, tels que le hardi Canaris, se jurent de brûler des flottes incendiaires, et accomplissent la vengeance de Chio et de Psara, au risque de leur vie. J'ai respecté scrupuleusement l'esprit des chants hellènes, et ne me suis permis d'y entremêler que les liens nécessaires aux transitions que leur brusque vivacité rendrait inintelligibles dans nos vers. Dès que paraîtra le second volume de M. Fauriel, et que j'aurai la communication des autres monumens qu'on recueille, je continuerai d'en choisir les

morceaux les plus saillans, et mon zèle mettra le même soin à les traduire, si je le puis, sans les trahir. Heureux si ma faible plume accélère et seconde l'essor du génie de la liberté grecque. Je lui souhaite pour seuls appuis Dieu, la vertu, des armes, des vaisseaux, les premiers fonds d'une industrie active et l'enthousiasme des arts, n'invoquant pour elle, d'un ton chevaleresque, aucune croisade auxiliaire des autres puissances, qui feindraient de la protéger pour se disputer l'héritage reconquis par son héroïsme : car l'expérience détruit nos illusions et nous aide à prévoir : la mienne m'apprit à douter qu'il y ait encore une haute Politique dont la générosité sente l'avantage de défendre les droits humains et les opprimés, pour eux-mêmes. Une telle Politique ferait penser à tous les princes, à toutes les cours, que la Grèce, érigée en état indépendant et conforme aux autres états européens, leur offrirait une alliance guerrière, navale et commerciale, plus profitable, plus en accord avec leurs religions, leurs loix et leurs intérêts, que celle du barbare et hérétique empire Ottoman.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES.

pages.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CHANTS POPULAIRES DE L'ÉPIRE ET DE LA MORÉE. 3

Chants héroïques

DES

Grecs de Souli.

***

La famille de Tzavellas, 17
Combat de Moscho, 21
Défaite d'Aly de Tébélen, 25
Déroute de Mouktar-Véli, 29
Sacrifice des martyrs Souliotes, 33